

# **RUSSELL Bertrand (1872-1970)**

## **Histoire de mes idées philosophiques (1959)**

Traduction Georges Auclair, éditions Gallimard, 1961

Page 260

### CHAPITRE XVII

#### LA RENONCIATION A PYTHAGORE

Mon évolution philosophique depuis les premières années de ce siècle peut en gros se décrire comme une renonciation progressive à Pythagore. Les pythagoriciens professaient une forme particulière de mysticisme liée aux mathématiques. Cette forme de mysticisme eut une grande influence sur Platon, plus d'influence, je crois, qu'on ne l'a généralement reconnu. Pendant un certain temps, j'eus une attitude analogue; certaines de mes aspirations trouvaient dans la nature, telle que je l'imaginai, de la logique mathématique, quelque chose de profondément satisfaisant.

page 11

### CHAPITRE PREMIER

#### INTRODUCTION

Mon évolution philosophique peut être divisée en différentes périodes selon les problèmes auxquels je me suis intéressé et les hommes dont l'œuvre m'a influencé. Ma seule préoccupation constante a été de découvrir dans quelle mesure on peut dire que , nous connaissons, et de préciser le degré de certitude ou d'incertitude de nos connaissances. Mon œuvre philosophique comporte une division importante: dans les années 1899-1900, j'ai adopté la philosophie de l'atomisme logique et la technique de Peano en logique mathématique - révolution assez grande pour rendre mes travaux antérieurs, sauf en ce qu'ils avaient de purement mathématique, étrangers à tout ce que j'ai fait plus tard. Le changement de ces années fut une révolution; les changements ultérieurs ont été de la nature d'une évolution.

A l'origine, mon intérêt pour la philosophie avait deux sources. D'un côté, je désirais savoir si la philosophie offrait des arguments en faveur de ce qu'on pourrait appeler la croyance religieuse, si vague soit-elle; de l'autre, je voulais me convaincre que l'on peut connaître quelque chose, dans les mathématiques pures sinon ailleurs. Je réfléchis à ces deux problèmes durant mon adolescence, dans la solitude et sans recevoir beaucoup de secours des livres.

Quant à la religion, j'en vins à ne plus croire d'abord à la libre volonté, ensuite à l'immortalité de l'âme, enfin en Dieu. Quant aux fondements des mathématiques, je ne parvins à aucune conclusion. En dépit d'un fort penchant pour l'empirisme, je ne pouvais pas croire que « deux plus deux font quatre » résulte d'une induction généralisatrice tirée de l'expérience, mais je restais dans le doute quant à tout ce qui allait au-delà de cette conclusion purement négative.

A Cambridge, on m'enseigna les philosophies de Kant et de Hegel, mais avec G.I. Moore, je finis par les rejeter toutes les deux. Bien que nous ayons été d'accord dans notre révolte, je pense que nos points de vue différaient sensiblement. Ce qui, me semble-t-il, intéressait Moore au premier chef, c'était d'affirmer l'autonomie des faits par rapport à la connaissance et de rejeter tout l'appareil kantien des catégories et des intuitions a priori, moule de l'expérience mais non du monde extérieur. C'est avec enthousiasme que je partageais ses idées sur ce point, mais plus que lui je m'intéressais à certaines questions de pure logique. La plus importante, et celle qui a dominé ultérieurement toute ma philosophie, était ce que j'appelais « la doctrine des relations externes ». Les monistes ont soutenu qu'en réalité, une relation entre deux termes se compose toujours des propriétés des deux termes distincts et du tout qu'ils forment, ou, en toute rigueur, de ce dernier seulement. Cette doctrine me semblait rendre les mathématiques inexplicables. Je pensais que la relation (relatedness) n'implique nulle complexité correspondante dans les termes en relation et qu'elle n'équivaut, en principe, à aucune des propriétés du tout qu'ils composent. Comme je venais de développer ce point de vue dans mon livre sur La Philosophie de Leibniz, je pris connaissance des tra-

vaux de Peano sur la logique mathématique, qui me conduisirent à adopter une nouvelle technique et une nouvelle philosophie des mathématiques. Hegel et ses disciples avaient pour habitude de « prouver » l'impossibilité de l'espace, du temps et de la matière, et en général de tout ce que croit un homme ordinaire. M'étant convaincu que les arguments hégéliens contre ceci ou cela n'étaient pas valables, j'allais en réaction à l'extrême opposé et commençais de croire à la réalité de tout ce qui ne pouvait pas être réfuté - c'est-à-dire les points, les instants, les particules et les universaux de Platon.

. Toutefois, après 1910, quand j'eus réalisé mes projets en ce qui concerne les mathématiques pures, je me mis à réfléchir sur le monde physique. En grande partie sous l'influence de Whitehead: je fus amené à pratiquer de nouvelles applications du rasoir d'Occam, dont j'étais devenu partisan depuis que j'en avais constaté l'utilité pour la philosophie de l'arithmétique. Whitehead m'avait persuadé que l'on peut faire de la physique sans supposer que les instants et les points font partie de la substance du monde. Il considérait - et en cela je fus bientôt d'accord avec lui - que la substance du monde physique peut consister en événements, chacun d'eux occupant une quantité finie d'espace-temps. Comme c'est toujours le cas quand on emploie le rasoir d'Occam, on n'était pas obligé de nier l'existence des entités dont on se passait, mais on pouvait s'abstenir de l'affirmer. Ce qui avait pour avantage de diminuer le nombre des postulats requis pour l'interprétation de la connaissance dans quelque domaine que ce fut. Quant au monde physique il est impossible de prouver qu'il n'y a pas d'instants-points, mais il est possible de prouver que la physique ne donne aucune raison de supposer qu'ils existent.

A la même époque, c'est-à-dire dans les années qui vont de 1910 à 1914, je commençai à m'intéresser, non seulement à ce qu'est le monde physique, mais à la manière dont nous parvenons à le connaître. La relation de la perception à la science physique est un problème qui n'a cessé de m'intéresser par intermittence depuis cette époque. C'est par rapport à ce problème que ma philosophie a subi son dernier changement substantiel. J'avais considéré la perception comme une relation à deux termes entre sujet et objet, qui rendait relativement facile de comprendre comment la perception peut faire connaître quelque chose d'autre que le sujet. Mais sous l'influence de William James, j'en vins à voir dans ce point de vue une erreur, ou en tout cas une simplification excessive. Les sensations du moins, même celles qui sont visuelles ou auditives, me semblèrent bientôt ne pas être par nature des occurrences relationnelles. Naturellement je ne veux pas dire que lorsque je vois quelque chose il n'y a pas de relation entre moi et ce que je vois; ce que je veux dire, c'est que la relation est beaucoup plus indirecte que je ne l'avais supposé, et que tout ce qui se produit en moi quand je vois quelque chose pourrait, dans la mesure où sa structure logique est en jeu, très bien arriver sans que rien ne s'offre de l'extérieur à ma vue. Ce changement dans mes idées accroissait considérablement la difficulté des problèmes que pose le rapport de l'expérience au monde extérieur.

Un autre problème commença à m'intéresser à peu près à la même époque, - c'est-à-dire aux environs de 1917. C'est le problème du rapport du langage avec les faits. Ce problème se divise en deux parties; la première, qui concerne le vocabulaire; la deuxième, la syntaxe. Divers auteurs en avaient traité avant que j'aie commencé à m'en préoccuper. Lady Welby lui a consacré un ouvrage et

Page 15

F. C. S. Schiller a toujours souligné son importance. Mais j'avais toujours considéré le langage comme transparent, - c'est-à-dire comme un moyen que l'on pouvait employer sans y prêter attention. Quant à la syntaxe, l'insuffisance de ce point de vue m'apparut à travers les contradictions que soulève la logique mathématique. Quant au vocabulaire, le problème linguistique se posa à moi tandis que j'étudiais dans quelle mesure une explication behaviouriste de la connaissance est possible. Pour ces deux raisons, je fus amené à donner beaucoup plus d'importance que je ne l'avais fait auparavant aux aspects linguistiques de l'épistémologie. Mais je n'ai jamais pu être d'accord avec les auteurs qui traitent du langage comme d'un domaine autonome. L'essentiel au sujet du langage, c'est qu'il signifie - c'est-à-dire qu'il est en relation avec quelque chose d'autre que lui-même, qui, en principe, est d'un autre ordre que le langage.

Mon dernier livre traite du problème de l'inférence non-démonstrative. Les empiristes avaient l'habitude de supposer que la justification de cette inférence repose sur l'induction. Malheureusement, on ne peut prouver que l'induction par simple énumération, si elle est conduite sans égard pour le sens commun, mène beaucoup plus souvent à l'erreur qu'à la vérité. Et si un principe n'est utilisable qu'à la condition- de faire appel au sens commun, il s'agit d'un principe d'un genre qui ne peut satisfaire le logicien. C'est pourquoi il nous faut rechercher un autre principe que l'induction si nous voulons accepter la science dans son ensemble, ainsi que le sens commun dans la mesure où il ne peut être réfuté. C'est un très vaste problème et je ne peux pas prétendre avoir fait plus qu'indiquer les voies dans lesquelles une solution peut être cherchée.

Depuis que j'ai abandonné la philosophie de Kant

Page 16

et de Hegel, j'ai cherché la solution des problèmes philosophiques par le moyen de l'analyse; et Je reste fermement convaincu, en dépit de certaines tendances modernes au contraire, que c'est seulement par l'analyse que le progrès est possible. J'ai trouvé, pour prendre un exemple important, que par l'analyse de la physique et de la perception, on peut entièrement résoudre le problème du rapport de l'esprit et de la matière. Il est vrai que personne n'a accepté ce qui me paraît être la solution, mais, Je crois et j'espère que c'est seulement parce que l'on n'a pas compris ma théorie.

Page 17

## CHAPITRE II

### MA CONCEPTION ACTUELLE DU MONDE

La conception à laquelle je suis peu à peu venu à être presque universellement mal comprise, et pour cette raison j'essaierai de l'exposer aussi clairement et aussi simplement que possible. Je vais, pour l'instant, m'efforcer seulement d'exposer ma théorie, et non donner les raisons qui m'ont conduit à l'adopter. Je veux cependant préciser en guise de préface qu'il s'agit d'une conception qui résulte de la synthèse de quatre sciences différentes, - à savoir, la physique, la physiologie, la psychologie et la logique mathématique.

[...]

## TABLE DES MATIÈRES

I. - Introduction.	Page 11
II. - Ma conception actuelle du monde	Page 17
III. - Premiers efforts	Page 32
IV. - Passage par l'idéalisme	Page 44
V. - Révolte contre l'idéalisme et pluralisme	Page 67
VI. - La technique logique dans les mathématiques.	Page 81
VII. - Les <i>Principia Mathematica</i> : aspects philosophiques	Page 92
VIII. - Les <i>Principia Mathematica</i> : aspects mathématiques	Page 107
IX. - Le monde extérieur.	Page 127
X. - Rencontre avec Wittgenstein	Page 137
XI. - Théorie de la connaissance.	Page 159
XII. - Conscience et expérience.	Page 167
XIII. - Le langage.	Page 181
XIV. - Universaux, particuliers et noms	Page 194
XV. - La définition de la vérité	Page 218
XVI. - L'inférence non démonstrative.	Page 237
XVII. - La renonciation à Pythagore.	Page 260
XVIII. - Réponses aux critiques	Page 268
Essai sur l'évolution de la Philosophie de Russell, <i>par Alan Wood.</i>	Page 319